

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classé

---

Vol. 52e

LEVIS — NOVEMBRE 1946

No 11

---

LE BULLETIN  
DES  
**RECHERCHES HISTORIQUES**

---

ORGANE DU BUREAU DES ARCHIVES

de la

PROVINCE DE QUÉBEC

O notre Histoire, écrin de perles ignorées  
Je baise avec amour tes pages vénérées



DIRECTEUR

**PIERRE-GEORGES ROY**



# LE BULLETIN

## DES

# RECHERCHES HISTORIQUES

---

Vol. 52e

LEVIS — NOVEMBRE 1946

No 11

---

### LES PREMIERS MANUELS SCOLAIRES CANADIENS

(suite et fin)

#### *Le premier manuel d'histoire du Canada en langue anglaise*

Le premier manuel d'histoire du Canada en langue anglaise fut publié à Montréal en 1833 par Jannet Roy, sous le titre *History of Canada for the use of schools and families*. Ce manuel avait une certaine valeur puisqu'il eut huit ou dix éditions et fut traduit en français dès 1854. Qui était Jannet Roy? Était-elle canadienne-française ou d'origine anglaise? Catholique ou protestante? Femme ou fille? La première édition de l'*History of Canada* donne le prénom de l'auteur au long, Jannet. Les autres éditions anglaises et la traduction française disent seulement "J. Roy". Le seul renseignement que nous avons sur Jannet Roy c'est qu'elle avait été institutrice. Dans son avant-propos aux "teachers", elle écrit: "This little work has been composed to meet an actual want. When teaching in the western part of the Province, the writer found that there was no History of Canada in the English Language at all fit for the School-room..." Il semble que Jannet Roy résidait à Québec ou à Montréal puisqu'elle déclare un peu plus loin qu'elle a pu consulter, pour écrire son livre, la bibliothèque de la Chambre d'Assemblée. On sait qu'à cette époque la bibliothèque du Parlement fut tour à tour à Québec et à Montréal. Qui nous donnera des renseignements biographiques sur Jannet Roy? En tout cas, son petit livre est écrit dans un bon esprit

et avec une méthode pédagogique qu'on rencontre peu souvent dans les livres de classe de cette époque. *L'History of Canada* de Jannet Roy a été mise au rancart depuis longtemps. Nombre de manuels d'histoire de nos jours ne lui sont pas supérieurs.

### *Le premier manuel de chimie*

Qui se doutait il y a un peu plus d'un siècle que la chimie prendrait une place aussi importante dans les sciences humaines? Le premier manuel de chimie, du moins en langue française, fut publié à Montréal, en 1833, par le docteur Jean-Baptiste Meilleur. Il avait pour titre *Cours abrégé de leçons de chimie, contenant une exposition précise et méthodique des principes de cette science*. Le docteur Meilleur avait été professeur de français aux États-Unis et il avait suivi les leçons de sciences naturelles du professeur Hall, à Middleburg. Le manuel du docteur Meilleur était peut-être à la page pour 1833 mais, depuis un siècle, la science de la chimie a marché à pas de géants et, aujourd'hui, des élèves de première année en chimie ne se contenteraient pas de ce petit livre qui fut pourtant l'unique manuel de leurs devanciers pendant plusieurs années. *Le Cours abrégé de leçons de chimie* est devenu une rareté bibliographique.

Mais il n'est que juste de noter qu'avant le *Cours abrégé de leçons de chimie* de Meilleur les étudiants avaient eu à leur disposition, dès 1814, une brochure intitulée *Traduction libre et abrégée des leçons de chimie données par le chevalier Humphrey Davy à la Société d'agriculture de Londres*. Cette traduction française des leçons de chimie de Davy était dédiée aux Sociétés d'agriculture du Bas-Canada.

### *Le premier manuel de philosophie*

L'abbé Jérôme Demers, né à Saint-Nicolas le 1er août 1774 et ordonné prêtre le 24 août 1798, resta au séminaire de Québec jusqu'à sa mort arrivée le 17 mai 1853. Professeur d'un talent universel, il enseigna à peu près toutes les sciences et remplit à peu près toutes les charges de cette

maison. Il refusa l'épiscopat deux ou trois fois. C'est pour aider ses élèves que l'abbé Demers composa plusieurs traités ou manuels. Le seul de ses ouvrages qui ait été publié fut son manuel de philosophie qui reçut les honneurs de l'impression en 18 ?, sous le titre *Institutiones philosophicae ad usum juventutis*. L'abbé Demers qui n'avait aucune ambition ne signa pas même son livre.

M. E.-T. Paquet apprécie ainsi le manuel de philosophie de M. Demers: "Les taches et les imperfections du livre de M. Demers ne l'empêchèrent pas de passer aux yeux de l'histoire pour un ouvrage très sérieux et relativement remarquable; surtout si l'on considère qu'il a été écrit à une époque plus ou moins stérile en doctrines philosophiques et dans un pays jeune encore, éloigné des lumières que les grandes écoles du vieux monde répandent naturellement autour d'elles. On pourrait même de nos jours le consulter avec avantage sur certains points. Il dénote un esprit clair, pénétrant, méthodique, et qui n'eût pas déparé les chaires scientifiques de l'Europe."

L'abbé Demers n'avait pas eu l'avantage qu'ont les prêtres de nos jours d'aller suivre les cours des grandes facultés romaines. Ses voyages s'étaient bornés aux grands corridors de son vieux séminaire. Tout de même, malgré les lacunes bien compréhensibles de sa science, il fut une des grandes figures de son époque. Les évêques de Québec aimaient à le consulter et, laïques comme prêtres et religieux, le considéraient comme un homme de science, de jugement et d'un désintéressement rare. Il fut la lumière de plusieurs générations (1).

### *Le premier manuel de sténographie*

La sténographie n'est pas d'hier puisqu'on en attribue l'invention aux Grecs ou aux Romains. Quand nos maisons

---

(1) E.-T. Paquet, *Fragments de l'histoire religieuse et civile de la paroisse de Saint-Nicolas*.

d'enseignement classique et commercial ont-elles commencé à faire pratiquer la sténographie à leurs élèves? Nous savons que dans les écoles de commerce établies à Québec et à Montréal on enseignait la sténographie dès les premières années du siècle dernier. Toutes ces écoles étaient de langue anglaise. Dans nos collèges classiques, l'enseignement de la sténographie est venu beaucoup plus tard. Les sténographes officiels n'existaient pas encore à cette époque; toutefois, nous avons des compte rendus de procès criminels où les témoignages ont été sténographiés. Chez les Canadiens français la sténographie n'est pas venue en vogue avant 1825 et peut-être même 1830. C'est en 1836 que François-Réal Angers, alors étudiant en droit, publia sa brochure *Système de sténographie applicable au français et à l'anglais*. M. Angers était un excellent sténographe et il enseigna cette science pendant toute sa cléricature. En 1865, Louis Peltier publiait, à Québec, le *Rapporteur Canadien, système phonographique de sténographie*. Cette brochure est devenue très rare. Qui était ce Louis Peltier? Peut-être un des élèves de M. François-Réal Angers. Il avait publié trois ans plus tôt, en 1862, *Voyage par terre et par mer de Louis Peltier, comprenant le récit de son voyage et de ses excursions en Afrique*. Peltier s'était probablement improvisé professeur de sténographie après ses voyages autour du monde.

On ne peut toutefois considérer la brochure de M. Angers comme le premier manuel de sténographie publié au Canada, puisque, en 1822, Thomas-Henri Gleason avait publié à Québec même une brochure intitulée et qu'il signa "stenographer teacher".

### *Le premier manuel d'algèbre*

L'algèbre fut enseignée dans nos maisons d'éducation dès le régime français, alors qu'on se servait de manuels imprimés en France. Sous le régime anglais, on continua évidemment à enseigner l'algèbre, mais les communications avec la France étaient si rares et si difficiles que les manuels de toutes sortes vinrent à manquer. Les maîtres et maîtres-

ses d'écoles suppléèrent à cette pénurie en faisant copier à leurs élèves la plupart des leçons qu'ils leur donnaient.

En tout cas, en 1836 (?), M. Joseph Laurin, "ecclésiastique" au séminaire de Québec, publiait ses leçons d'arithmétique en volume, et y ajoutait un traité d'algèbre que les professeurs d'aujourd'hui trouvent peut-être rudimentaire mais qui n'en aida pas moins les élèves de son temps.

M. Laurin publia, outre son traité d'arithmétique et d'algèbre, un traité de tenue des livres et un traité élémentaire de géographie. Il laissa bientôt la soutane pour embrasser le notariat. M. Laurin fut un des membres les plus distingués de la profession notariale (1).

### *Le premier manuel de tenue des livres*

Dès 1816 à la suite de son *Arithmétique vulgaire, marchande, scientifique et curieuse*, Michel Bibaud avait consacré quelques pages à la tenue des livres. Mais on ne peut qualifier de manuel de tenue des livres le travail de Bibaud. L'honneur d'avoir publié ce qu'on peut appeler un véritable manuel de tenue de livres revient, croyons-nous, à Joseph Laurin. Son livre parut en 1837, et fut imprimé chez Napoléon Aubin, no 33, rue Saint-Pierre, à Québec, sous le titre *Traité sur la tenue des livres, en partie simple et en partie double, rédigée pour la classe mercantile*.

Nous ne prétendons pas que le manuel de M. Laurin avait la valeur de ceux qu'on met aujourd'hui entre les mains des élèves des collèges et des académies commerciales. Mais aucun manuel de tenue de livres en langue française n'existait dans notre pays, et M. Laurin, ecclésiastique au séminaire de Québec y enseignait l'arithmétique et il avait mis en brochure les cours qu'il donnait à ses élèves. Il était un pionnier et on ne peut demander à des pionniers la science qu'on est en droit d'exiger de ceux qui exercent un métier ou une profession depuis plusieurs années.

---

(1) J.-Edmond Roy, *Histoire du notariat au Canada*, vol. III, p. 157.

En 1857, un professeur du collège de Joliette, le R. P. Thomas Lahaye, publiait à son tour un manuel intitulé *Tenue des livres à la portée de tout le monde*. Depuis, plusieurs autres manuels ont été publiés dans notre pays sur la tenue des livres.

### *Les premiers manuels d'expressions vicieuses*

De tout temps, dans nos collèges et nos couvents, on a fait la guerre aux expressions vicieuses, aux anglicismes, etc, etc. Le premier manuel mis à la disposition des maîtres dans cette oeuvre utile fut publié en 1841 par l'abbé Thomas Maguire, professeur au séminaire de Québec. M. Maguire était plutôt de langue anglaise mais il avait fait toutes ses études à Québec et il connaissait aussi bien la langue française que sa propre langue. Son manuel portait pour titre: *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française adopté au jeune âge*.

Le manuel de M. Maguire fut suivi des manuels de J. P. Boucher Belleville, de l'abbé N. Caron, J.-G. Gingras, J.-A. Manseau, Arthur Buies, J.-P. Tardivel, Raoul Rinfret, etc, etc.

### *Le premier manuel de physique*

Le premier manuel publié en langue française au Canada est-il le petit ouvrage publié à Québec en 1841 par Joseph Cauchon, sous le titre *Notions élémentaires de physique?*

Les physiciens d'aujourd'hui regarderaient probablement le manuel de Joseph Cauchon avec dédain. En 1841, Cauchon était étudiant en droit. Il venait de terminer ses études classiques au séminaire de Québec. Pauvre, sans protecteur, Cauchon devait faire vivre sa mère, veuve, tout en poursuivant ses études de droit. C'est dans le but de retirer quelques dollars afin de poursuivre ses études que Cauchon publia cette brochure. Nous ne pouvons le prouver mais il est probable que la science mise par Cauchon dans les quelques pages de son manuel était le résumé des cours de phy-

sique qu'il venait de suivre au séminaire de Québec. Le professeur de physique au Séminaire était alors le savant abbé Demers. Peut-être revit-il le travail de Cauchon avant son impression?

*La première édition du Devoir du Chrétien*

*Le Devoir du Chrétien!* Ce petit livre rappelle des souvenirs touchants à ceux qui dépassent soixante ans. *Le Devoir du Chrétien* était le livre de lecture dans nos petites écoles il y a cinquante ans et plus. Que de Canadiens ont appris à lire dans ce livre! La première édition canadienne du *Devoir du Chrétien* parut en 1844, et ce livre fut tout de suite adopté comme livre de lecture dans nos écoles. Sait-on que le *Devoir du Chrétien* fut l'occasion d'un animé aux alentours de 18 ? C'est M. Boucher de La Bruère, ancien surintendant de l'Instruction Publique, qui raconte l'incident: "Le Conseil avait inscrit sur la liste des livres approuvés, comme livre de lecture, *Le Devoir du Chrétien*. On sait que d'après la loi scolaire, le curé ou le prêtre desservant de l'église paroissiale catholique fait le choix des livres destinés à l'instruction religieuse et à la morale, pour l'usage des élèves appartenant à sa croyance religieuse, et que le comité protestant possède les mêmes attributs ou pouvoirs en ce qui concerne les élèves protestants. Or, M. J.-H. Graham croyant voir dans l'approbation donnée au *Devoir du Chrétien* une infraction à la loi, porta plainte au gouverneur général, en prétendant que cette loi défendait au Conseil d'admettre l'usage de livre traitant de morale et de religion. La plainte de M. Graham fut transmise au Conseil de l'Instruction Publique qui la rejeta, en s'appuyant sur les considérations imprégnées d'un grand sens chrétien. Le Conseil profita de l'occasion pour affirmer le principe qu'un livre de lecture ou même d'histoire et de géographie doit contenir "un enseignement général et pratique des connaissances nécessaires à l'homme à quelque croyance religieuse qu'il appartienne pour bien remplir ses devoirs envers Dieu et envers la société." (Boucher de la Bruère, *le Conseil de l'Instruction Publique*)

### *La première grammaire anglaise*

Nous voulons parler ici de la première grammaire anglaise écrite en langue française par un Canadien français.

Des gens mal informés ont parfois affirmé que le clergé canadien-français ne favorisent pas l'étude de l'anglais par les jeunes Canadiens français. Il a été prouvé que, dès 1792, Mgr Hubert, évêque de Québec, entretenait à ses frais dans sa ville épiscopale une école dirigée par un professeur de langue anglaise qui enseignait l'anglais à ses élèves.

Dès 1847, M. Charles Gosselin publiait à Québec un *Petit traité de grammaire anglaise à l'usage des écoles primaires*. Ce traité a été depuis suivi de bien d'autres. De nos jours, l'anglais est enseigné dans toutes nos écoles de villes. On en donne également les éléments dans les écoles primaires de campagne.

### *Le premier manuel de botanique*

On a attribué à l'abbé Léon Provancher le mérite d'avoir publié le premier manuel ou traité élémentaire de botanique en langue française au Canada. L'ouvrage de l'abbé Provancher fut publié à Québec en 1858, sous le titre *Traité élémentaire de botanique à l'usage des maisons d'éducation et des amateurs qui voudraient se livrer à cette science sans le secours d'un maître*. Le chanoine V.-A. Huard, dans le long chapitre qu'il a consacré à ce manuel dans son ouvrage *La vie et l'oeuvre de l'abbé Provancher*, a beaucoup contribué à répandre cette erreur, en écrivant: "C'était le premier traité de botanique que l'on publiait dans le Bas-Canada".

Dix années avant la publication de l'ouvrage de l'abbé Léon Provancher, un professeur du collège de Joliette avait publié un *Cours élémentaire de botanique et d'agriculture*. Ce petit manuel de 96 pages fut imprimé à Berthier-en-haut à l'atelier de l'*Echo des campagnes*. Il porte sur la page-titre "par un des professeurs du collège de Joliette".

Qui était ce professeur? Précisément en cette année 1848 le Père Joseph Michaud qui devait devenir plus tard célèbre par la construction de la cathédrale de Montréal, entra dans la Congrégation des Clercs de Saint-Viateur. On

le qualifie dès la même année de professeur au collège Joliette. Le Père Michaud était professeur de sciences. Ne serait-il pas l'auteur du *Cours élémentaire de botanique et d'agriculture*?

Nous ne discutons pas les mérites respectifs des manuels du professeur de Joliette et de l'abbé Provancher. Tous deux ont aidé quelques générations d'écoliers et ont été remplacés par des manuels plus modernes. On a connu après eux les *Eléments de botanique et de physique de l'abbé Brunet* (1870); le *Cours élémentaire de botanique et Flore du Canada* de l'abbé Moyen (1871), qui, eux-mêmes, ont été remplacés par le manuel de l'abbé Laflamme (1881). A son tour, l'ouvrage de l'abbé Laflamme a fait place à d'autres manuels plus adaptés aux besoins des étudiants. Et ces derniers manuels, soyons-en certains, seront relégués aux oubliettes avant longtemps. La science se perfectionne d'année en année et il en est de même des manuels qui la font connaître.

#### *Le premier manuel de l'instituteur*

S'il existe une classe d'hommes qui ont besoin d'un manuel, ce sont bien les instituteurs. Il faut que le programme d'instruction soit à peu près uniforme pour les enfants du même âge. Si chaque instituteur se mettait à fabriquer un programme à son goût et à sa façon, les enfants qui changent de localités seraient bien vite désemparés. Dans la province de Québec, depuis l'institution du Conseil de l'Instruction Publique, c'est le surintendant de l'Instruction publique qui est chargé de faire connaître le programme d'études aux instituteurs. A l'origine, il s'acquittait de cette tâche par *circulaires*.

Le premier manuel de l'instituteur fut publié par M. F.-X. Valade, en 1851, sous le titre *Guide de l'instituteur contenant une série de réponses aux questions insérées dans la circulaire No 12 du Surintendant de l'Éducation*.

Depuis la publication du *Guide de l'instituteur* de M. Valade, en 1851, les méthodes d'enseignement ont été changées plusieurs fois. Dans aucune science on ne parvient à la

perfection du premier coup. La science de l'enseignement s'est perfectionnée plus peut-être que toutes les autres sciences. Les enfants d'aujourd'hui apprennent facilement en quelques mois ce que les enfants de jadis approfondissaient pendant des années. Mais que les chers petits ne soient pas trop orgueilleux de leurs succès. Ceux qui viendront après eux se moqueront peut-être des méthodes d'enseignement d'aujourd'hui comme les bambins d'aujourd'hui se moquent de leurs devanciers.

### *Les premiers manuels d'ornithologie*

Les oiseaux sont presque les messagers du bon Dieu. Par leurs chants harmonieux, ils remettent la joie au coeur de ceux qui désespèrent. Nos grandes forêts sans le chant des oiseaux deviendraient vite monotones. Le silence porte à l'ennui et le chant des oiseaux brise le calme parfois écrasant qui règne dans nos forêts.

Quand on veut parler des oiseaux du Canada, il faut évidemment avoir recours au grand Audubon qui demeurera probablement longtemps encore le meilleur et le plus talentueux ami de la gent ailée d'Amérique. Mais il s'agit ici de déterminer les premiers manuels d'ornithologie publiés dans notre province. Nous croyons que l'abbé Léon Provancher fut le premier Canadien français à faire connaître à ses compatriotes les différentes espèces d'oiseaux qui habitent ou fréquentent nos forêts. Son ouvrage sortit des presses de l'imprimerie .....? à Québec, en 18 ?, sous le titre de: *Les oiseaux du Canada, clef systématique*.

Après l'abbé Provancher, sir James-M. Lemoine qui, dans sa résidence de Spencer Grange, à Sillery, entendait le chant des oiseaux du matin au soir, se donna la tâche de les faire connaître et de les faire aimer par ses compatriotes. A cette époque, les enfants — parce qu'on ne leur enseignait pas le contraire — ne cherchaient qu'à détruire ou à chasser les oiseaux de nos campagnes et de nos villes. L'ouvrage de sir James-M. Lemoine parut en 18 ? sous le titre *Ornithologie du Canada*. Les livres et brochures de sir James-M. Lemoine ont beaucoup contribué à faire savoir aux

grands comme aux petits que les oiseaux sont presque nécessaires à notre existence pour y jeter un peu de joie et d'harmonie.

Les ouvrages de sir James-M. Lemoine, pas plus que les travaux de l'abbé Provancher, n'ont été des manuels scolaires. Ils ont cependant aidé plusieurs générations de maîtres et maîtresses d'écoles à faire connaître aux enfants qu'on ne doit pas faire de mal aux oiseaux. A ce titre, on peut presque les comparer à des manuels d'ornithologie.

### *Le premier manuel de géométrie*

M. Charles Baillargé, qui fut ingénieur de la cité de Québec, pendant plusieurs années, appartenait à cette famille Baillairgé qui, pendant un siècle et plus, s'est distinguée dans l'architecture, le génie civil et dans plusieurs autres domaines de la science.

C'est en 1866 que M. Charles Baillairgé publia son *Nouveau traité de géométrie rectiligne et sphérique*.

*Le Traité de Géométrie* avait-il les qualités voulues pour devenir un manuel scolaire? Nous n'avons pas la compétence pour nous prononcer sur ce point. On peut être très bon géomètre sans être un bon professeur de géométrie. Le traité de M. Baillairgé pouvait avoir de nombreuses qualités mais nous croyons qu'il n'a jamais servi de livre de l'élève dans nos collèges ni dans nos écoles de commerce.

En 1893, le R. P. Joseph Séguin publiait, à Montréal, un manuel de géométrie en langue anglaise sous le titre *Geometry and Trigonometry*.

### *Les premiers manuels de dessin*

Le dessin sous toutes ses formes était en honneur au collège des Jésuites de Québec. Quelques-uns des élèves du Collège se distinguèrent plus tard dans cet art. Charles Bécarré de Grandville, officier dans les troupes de la marine, ancien élève du collège des Jésuites, avait beaucoup de facilité pour le dessin, et nous voyons par une lettre de MM. de Callières et de Champigny au ministre du 18 octobre 1700,

que le jeune officier s'offrait pour enseigner le dessin dans la colonie. Le gouverneur et l'intendant, disaient au ministre que M. Bécard de Grandville était le seul dans toute la colonie en état de faire une carte convenablement. Nous ignorons si l'officier enseigna réellement le dessin à Québec.

Quand le collège des Jésuites ferma ses portes, le séminaire de Québec reçut à son tour les élèves de la colonie, et au séminaire comme au collège on enseigna le dessin. Les manuels, cependant, venaient de France et ce n'est que beaucoup plus tard que les petits manuels de dessin si utiles aux écoliers furent imprimés dans la province de Québec. Il se peut que des manuels de dessin aient été publiés avant 1870, mais le plus ancien que nous avons sous les yeux date de cette année (1870). Il porte pour titre *Traité théorique et pratique de l'art du dessin linéaire à l'usage des élèves du cours commercial de Sainte-Anne* (de la Pocatière). En 1877, on publia aussi à Montréal un *Manuel de dessin industriel à l'usage des maîtres d'écoles primaires de Montréal*. En 1873, l'abbé Verbist, prêtre belge qui fut pendant quelque temps curé de Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans, publia une brochure intitulée *Projet d'organisation d'une Académie des Beaux-Arts à Montréal*. Cette Académie aurait surtout enseigné le dessin, mais le projet n'eut pas de suite.

#### *Le premier manuel de politesse*

En France, les manuels de politesse et de bon ton foisonnent. Chaque année en apporte de nouveaux pour toutes les classes de la société.

En 1873, l'imprimeur Eusèbe Senécal mettait sur le marché un manuel intitulé *La vraie politesse et le bon ton, plus particulièrement à l'usage des élèves des collèges, pensionnats, etc, etc, et de tous ceux qui entrent dans la société*. La brochure ne porte pas de nom d'auteur, mais la page titre porte "ouvrage canadien".

#### *Les premiers livres de lecture Montpetit*

"Pour engager les instituteurs à fournir eux-mêmes aux écoles catholiques des manuels vraiment nationaux qui

convenaient à notre population d'écoliers, le Conseil de l'Instruction publique mettait au concours, en 1871, une série de cinq livres de lecture graduée, trois pour les écoles élémentaires et deux pour les écoles modèles et académiques. M. A.-N. Montpetit répondit au désir exprimé en haut lieu. Il prépara d'abord trois livres, qui furent approuvés par le Conseil en 1874 et deux autres une année après. La série Montpetit est trop connue pour que nous en fassions l'éloge. Elle a rendu d'inappréciables services à l'instruction primaire. Son caractère éminemment national et chrétien le recommandait à toutes les écoles primaires, et le Conseil de l'Instruction Publique en fut si satisfait qu'il décida de ne point approuver d'ouvrage du même genre, avant le 1er septembre 1880". M. Montpetit, l'auteur de la série Montpetit, n'était pas un professionnel de l'enseignement mais rédacteur au *Journal de l'Instruction Publique*, il savait ce que les maîtres d'écoles réclamaient. D'ailleurs, son talent et sa tournure d'esprit lui permettaient d'aborder tous les genres de littérature avec le même succès. Nous avons de M. Montpetit, outre ses Cours de lecture, un Abrégé de géographie, l'histoire des poissons d'eau douce du Canada, et une dizaine de brochures sur différents sujets. M. Montpetit décéda à Montréal le 26 mai 1898 (1).

### *Le premier manuel d'entomologie*

L'abbé Léon Provancher fut un pionnier des sciences naturelles chez les Canadiens français. Ce modeste curé de campagne s'instruisit presque seul. Ses nombreux ouvrages sur les sciences ont été examinés presque à la loupe par des savants qui, plus heureux que lui, avaient suivi les cours de grandes universités européennes et ils n'y trouvèrent que très peu d'erreurs

C'est en 1874 que l'abbé Provancher publia sa *Petite faune entomologique*.

---

(1) L'abbé Desrosiers, *Les écoles normales primaires*.

*La première carte scolaire de la Nouvelle-France*

Nous disons carte scolaire car la carte de la Nouvelle-France publiée en 1875 par l'arpenteur Pierre-Marie-Alphonse Genest était destinée aux écoles de la province de Québec. Est-il possible d'étudier l'histoire d'un pays sans avoir sous les yeux une carte géographique un peu détaillée? Plusieurs générations d'écoliers ont grandement profité de l'excellente carte de M. Genest!

Constatons-le avec regret elle semble avoir été mise de côté. Aussi, aujourd'hui, que d'écoliers et même d'élèves finissants de nos collèges classiques ne peuvent indiquer avec précision où se trouvaient les forts Richelieu, Saint-Frédéric, Chouaguen, etc, etc. On a dit que les dates sont les yeux de l'histoire. Plus encore que la date, la carte géographique est l'oeil de l'histoire. Pourquoi la carte de la Nouvelle-France de M. Genest ne serait-elle pas rééditée et mise en place d'honneur dans chacune de nos écoles?

M. P.-M.-A. Genest, né à Saint-Joseph de Lévis le 1er août 1844, fut d'abord professeur dans deux ou trois collèges, puis obtint un emploi au département des terres de la Couronne. Entre temps, il étudia l'arpentage et devint membre de la Corporation des arpenteurs. Il devint un véritable expert dans sa profession et rendit de bons services au gouvernement de son pays. M. Genest décéda à Québec le 14 septembre 1901 (1).

*Le premier manuel d'hygiène*

On a presque jeté les hauts cris parce que l'hygiène n'était pas enseignée dans les écoles sous le régime français et peut-être dans les cent premières années du régime anglais. On a sans doute ignoré que l'hygiène était une partie de la médecine relativement moderne et qu'elle ne s'est développée que graduellement même en Europe. Les livres du docteur Cabanes et d'autres chercheurs nous renseignent suffisamment sur les règles d'hygiène qu'on observait à la cour de Louis XIV et même de Louis XV. Pouvait-on de-

(1) *Bulletin des Recherches Historiques*, 1910, p. 6.

mander à la petite colonie de la Nouvelle-France de faire mieux qu'à la cour du grand roi qui, pourtant, était la plus policée de l'Europe?

Quoi qu'il en soit, le premier manuel d'hygiène mis à la disposition de Québec est celui du docteur Sévérin Lachapelle, de Montréal, qui parut en 1880, sous le titre de *La santé pour tous*. Cet ouvrage éveilla l'attention publique et dans les années qui suivirent plusieurs manuels furent publiés. Citons: *Catéchisme d'hygiène à l'usage des jeunes filles*, par une institutrice (1888); *Manuel d'hygiène* par le docteur Sévérin Lachapelle (1888); *Petit résumé du cours d'hygiène à l'usage des élèves de troisième classe*, par la Soeur Saint-Cyrille (1888); *Catéchisme d'hygiène à l'usage des écoles de jeunes filles*, par la Soeur Saint-Cyrille (1888). Mais nous croyons que celui qui fit le plus en faveur de l'éducation de l'hygiène dans les premières années qui suivirent la publication du manuel du docteur Lachapelle fut le docteur Israël Desroches, de Montréal. Il fut le principal fondateur de la Société d'hygiène de Montréal, et publia, outre *le Journal d'hygiène populaire*, qui parut de 1889 à 1892, *Traité élémentaire d'hygiène privée* (1889), *Catéchisme d'hygiène privée* (1889), *L'hygiène dans l'éducation* (1891), *Catéchisme d'hygiène privée et publique* (1897). Ces petits traités ou manuels populaires ont beaucoup aidé les maîtres ou maîtresses d'écoles à répandre les idées d'hygiène parmi leurs élèves. Le docteur Desroches, décédé le 24 novembre 1922, fut toute sa vie un apôtre de l'hygiène.

### *Le premier manuel de minéralogie*

Dans le domaine de la minéralogie, tout comme dans celui de la géologie, sir William Edmund Logan a été un pionnier au Canada, et ses savantes études sont demeurées la source abondante et sûre où tous ceux qui sont venus après lui ont été puiser. C'est Logan qui a été le guide de tous nos anciens professeurs de collège qui voulaient faire connaître des minéraux canadiens à leurs élèves. Le premier travail de sir William Edmund Logan sur la minéralogie date de 1845, et il devait s'écouler plus de trois décades avant

de pouvoir mettre entre les mains des élèves un manuel de minéralogie en langue française.

Ce premier manuel fut publié en 1881 par l'abbé J.-C.-K. Laflamme sous le titre *Éléments de minéralogie et de géologie*. Le manuel de l'abbé Laflamme a été pendant plusieurs années en usage dans les collèges de la province de Québec.

Après l'ouvrage de l'abbé Laflamme, nous en avons eu dans le même domaine la *Minéralogie pratique pour l'étude et la recherche des minéraux industriels, à l'usage des professeurs et des élèves des écoles secondaires* de M. J. Obalski (18 ?) et les études du Père Pierre Fontanel, s.j., *Minéraux et roches du Canada, Minéralogie et géologie appliquées au Canada, etc, etc.*

#### *Le premier manuel de géologie*

Sir William Edmund Logan est le prince des géologues canadiens. Avant lui, quelques Canadiens de langue anglaise ou française s'étaient occupés de géologie mais, il faut l'avouer, c'est Logan qui fit sortir cette science de ses langes parmi nous. Ses volumineux rapports au gouvernement canadien ont fait connaître et presque toucher du doigt les richesses du sous-sol de notre immense territoire. La province de Québec, en particulier la Gaspésie, fut le premier théâtre des révélations de Logan. C'est pour reconnaître sa science et les services rendus au pays que les savants lui ont élevé un monument à Percé, au cour de l'été de 1913.

Les rapports et les ouvrages de sir William Edmund Logan ont mis en lumière la géologie de notre pays et fait voir à tous l'importance de cette science pour développer les ressources de notre territoire.

Le premier manuel de géologie en langue française fut publiée en 1881 par l'abbé J.-C.-K. Laflamme, professeur de science à l'université Laval. Le manuel de l'abbé Laflamme a eu plusieurs éditions. Il a été revu, augmenté et refondu dans un livre publié en 1919 sous le titre *Éléments de minéralogie, de géologie et de botanique*. Cette nouvelle édition

avait été révisée par les abbés Alexandre Vachon (aujourd'hui archevêque d'Ottawa) et Arthur Robitaille, aujourd'hui décédé.

*Le premier manuel de sylviculture*

La sylviculture, on le sait, est la science qui a pour objet de protéger et de repeupler les forêts. On a commencé bien tard dans notre pays à s'occuper de sylviculture. Nos forêts étaient si riches en essences de toutes sortes qu'on croyait qu'elles étaient inépuisables. Les incendies et les grands marchands de bois, pendant plus d'un siècle, ont lutté à qui mieux mieux pour détruire cette richesse nationale. La génération qui vient de disparaître a vu les centaines de navires à voiles qui, chaque saison de navigation, venaient dans le port de Québec pour transporter sur le continent européen le bois canadien que nous abandonnions aux pays étrangers à si bon compte pour eux.

Ce n'est qu'à l'époque contemporaine presque que les gouvernements alertés par des gens prévoyants ont compris qu'il était temps de mettre fin à la destruction systématique de nos forêts.

Dans plusieurs parties du pays il ne s'agit plus de protéger nos forêts puisqu'elles n'existent plus. Il est plutôt du devoir des gouvernements de remplacer ce que nous avons perdu.

C'est dans le but d'aider ceux qui s'intéressaient à la préservation de nos forêts et aux cultivateurs en général que M. Jean-Charles Chapais publia en 1883 son *Guide illustré des sylviculteurs canadiens*. C'était le premier ouvrage du genre publié dans notre pays et il a rendu de réels services.

On sait peut-être que la deuxième édition du *Guide des sylviculteurs canadiens* a toute une histoire. Philéas Gagnon dit à ce sujet: "Nous ne prétendons pas que cette édition est rare car il en fut vendu d'un seul coup 50,000 exemplaires au gouvernement de Québec." M. Chapais ne retira aucun bénéfice de cette vente puisqu'il avait abandonné ses droits d'auteur à des éditeurs plus entreprenants que lui.

*Le premier manuel d'électricité*

Les applications si nombreuses de l'électricité ne sont connues que depuis moins d'un siècle. Ils sont encore relativement nombreux ceux qui se moquèrent du savant abbé Laflamme lorsqu'il déclarait, en 1881, dans une conférence restée célèbre qu'un jour les chûtes Montmorency serviraient à éclairer toute la ville et la région de Québec. Et pourtant, sa prédiction, grâce à l'électricité, se réalisa moins de ? années plus tard.

Il n'y a donc pas à s'étonner si on a commencé à parler de l'électricité et de ses applications qu'après 1890 dans nos maisons d'enseignement. A venir, jusqu'à cette année, seuls, quelques spécialistes connaissaient la puissance de l'électricité et encore leur science était bien confuse et très discutée.

Le premier manuel ou traité d'électricité à l'usage de nos maisons d'enseignement fut publié en 1898 par l'abbé ? Laflamme. L'électricité a pris depuis un tel essor et ses applications sont devenues tellement nombreuses que s'il était donné au savant abbé Laflamme de revenir sur la terre qu'il serait lui-même étonné de l'insuffisance de son manuel. La science de l'homme est toujours bornée. Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité, en savait peut-être moins long dans la science médicale que le plus obscur médecin de campagne de nos jours.

*Le premier manuel scolaire gratuit*

Le gouvernement Marchand était dans une certaine mesure favorable à la gratuité des livres d'écoles. M. Robidoux, secrétaire de la Province, avait même déclaré dans un discours prononcé à Montréal, en 1899: "Je suis certain que dans quatre ans pas un enfant ne sera obligé d'acheter ses livres". C'est pour mettre son programme à exécution que le gouvernement Marchand fit préparer le premier livre de la série d'ouvrage gratuits destinés aux écoles primaires. MM. J. A. Ahearn et C.-J. Magnan, professeurs à l'École normale Laval, furent choisis pour composer ce petit livre,

qui fut ensuite soumis à un comité spécial du gouvernement, MM. Marchand, Archambault, Turgeon et Robidoux. *Mon premier livre* fut finalement approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique en septembre 1900. Le volume en question qui était la propriété du gouvernement de la Province fut imprimé en 1901 et on en commença la distribution gratuite dès la même année. On calcule qu'environ 200,000 exemplaires de *Mon Premier livre* (1ère et 2e partie) furent imprimés. Il a été en usage jusqu'à 1907. *Mon Premier livre* de MM. Magnan et Ahearn a été remplacé par *Mon premier livre* de lecture (1ère année, 2e année, 3e année) de Marguerite Forest et Madeleine Ouimet.

P.-G. R.

---

## LE FOULAGE DE L'ÉTOFFE

---

Avec quoi faisait-on les habillements de nos pères? Tout simplement avec de l'étoffe du pays. La fabrication de l'étoffe était une des principales industries domestiques du "bon vieux temps". L'étoffe du pays fut la plus originale caractéristique du vêtement du Canadien. Aux alentours de 1837-38, l'étoffe du pays était comme un drapeau national pour tous les "patriotes"; on traitait de "Chouayens" ou de "bureaucrates" ceux qui ne s'habillaient pas en ce tissu. On n'était pas loin de les considérer comme des traîtres à la cause des Canadiens.

Puisque l'étoffe du pays a joué un si grand rôle dans la vie familiale et même nationale des nôtres, il est donc intéressant de faire connaître en quoi consistait sa fabrication. A ce sujet, nous avons tâché de puiser des renseignements à bonne source.

\* \* \*

En recueillant des chansons du terroir et des traditions canadiennes, nous avons, à plusieurs reprises, interrogé les anciens sur les corvées de foulage, et cette petite enquête

nous a permis de constater qu'il n'était pas facile d'obtenir une description détaillée du foulage de l'étoffe, tel qu'on le pratiquait dans le bon vieux temps.

Jusqu'à ce jour, les meilleurs renseignements que nous ayons eus sur le foulage à bras nous ont été fournis par feu Camille Desjardins, autrefois de Saint-Eustache (Deux-Montagnes) et plus tard de Sainte-Rose (Laval); ce sont ses renseignements que nous publions à peu près tels que nous les avons notés.

Notre informateur se limita au foulage de l'étoffe plus élaboré que celui de la flanelle et va sans dire, il ne nous a décrit que la méthode de fouler qu'il a connue.

\* \* \*

C'est avant d'être converties en vêtements ou en draps de lit que les étoffes tissées à la maison par d'industrielles ménagères étaient soumises au traitement du foulage.

Comme il fallait plusieurs fumeurs, celui qui avait de l'étoffe à fouler demandait l'aide de ses voisins. C'était un de ces services que les gens se rendaient "en corvée" à tour de rôle durant les soirées d'automne et d'hiver.

L'opération exigeait un local spacieux, ni chaud, ni froid, et qui "pouvait endurer quelque malpropreté" parce que les fumeurs répandaient inévitablement de l'eau sur le plancher. Voilà pourquoi l'on s'installait soit dans le fournil, soit dans l'étable et que l'on travaillait à la lueur des anciennes *lanternes* à chandelles, en ferblanc troué.

### *L'opération du foulage*

A l'heure fixée, une pièce de tissu était déroulée et submergée d'eau chaude et savonneuse dans une sorte d'auge spacieuse. Les fumeurs au nombre de huit, armés de foulons (fouloirs), se mettaient résolument à l'oeuvre. Quatre fumeurs, deux à chaque bout de l'auge, poussaient ensemble le tissu vers le centre, au moyen de leurs foulons qu'ils tenaient presque horizontalement. Quatre autres fumeurs, vers le milieu de l'auge, deux de chaque côté, "écrasaient" le tissu

ramassé devant eux, en élevant et en abaissant verticalement leurs foulons.

Par intervalles, les fouteurs d'une des extrémités dirigeaient leurs foulons vers un des côtés de l'auge, tandis que ceux de l'autre extrémité poussaient les leurs vers le côté opposé. Cette manoeuvre avait pour effet de déplacer l'étoffe dans l'auge "de la faire virer" et de rendre le foulage égal dans toute la pièce.

### *Le séchage et le pressage*

Le foulage d'une pièce prenait plusieurs heures, et les groupes de fouteurs se remplaçaient de temps à autre. La besogne terminée, on étendait l'étoffe humide sur des "pages" de clôture, pour la faire sécher. Ensuite, le tissu était soigneusement pressé au fer chaud.

Au foulage, l'étoffe se rétrécissait de quatre pouces par aune, et alors sa consistance, sa fermeté devenaient telles qu'un habit ou un pardessus d'étoffe durait des années, et passait de père en fils, quelquefois.

Une pièce d'étoffe comprenait de vingt-cinq à trente aunes, la largeur variait de trois quarts d'aune à une aune. L'aune équivalait à quarante pouces.

### *Auges et foulons*

Le grand vaisseau ou l'auge, dans lequel baignait le tissu, présentait l'apparence de cette embarcation à fond plat et aux extrémités coupées à angle droit, nommée bac ou chaland, selon les localités. Il était fait d'un tronc d'arbre creusé à la hache, puis à la tille ou à l'herminette. D'ordinaire, on lui donnait les dimensions suivantes: dix pieds de longueur au haut, et six pieds de longueur dans le fond; dix-huit à vingt pouces de largeur et quinze à seize pouces de profondeur.

Il y avait deux sortes de foulons. Les uns avaient huit pieds de longueur, deux pouces de diamètre au petit bout et quatre pouces au gros bout dit la "mailloche". Ils servaient aux fouteurs des extrémités de l'auge. Les autres foulons

avaient quatre pieds et demi de hauteur, deux pouces de diamètre au petit bout, et six pouces au gros bout. Ces instruments (véritables pilons) étaient réservés aux fouleurs du centre.

### *Chansons de foulon*

Afin de rompre la monotonie et pour assurer le rythme de leurs mouvements, les fouleurs, en travaillant, chantaient diverses chansons, auxquelles on a donné le nom de chansons de foulon. On se servait aussi de chansons de marche ou d'aviron.

De temps, à autre, le maître de la maison invitait les travailleurs à prendre "un petit coup", histoire de les reposer et de les stimuler à leur besogne plutôt ardue: car on foulait sans répit pendant deux ou trois heures d'affilée. Vers la fin de la soirée, la sueur perlait au front des foleurs, qui étaient, en outre, couverts de l'écume provenant de l'eau savonneuse fortement agitée.

La corvée se terminait par un plantureux réveillon auquel les travailleurs ne manquaient pas de faire bon accueil.

\* \* \*

Un jour, le foulage à bras fut remplacé par le foulage à la machine. Celui-ci disparut à son tour, lorsque nos cultivateurs préférèrent le tweed à l'étoffe du pays.

E.-Z. MASSICOTTE

---

### LE PATRIOTE JOSEPH MARCEAU

---

Patriote de 1837-1838, l'un des 58 exilés en Australie, cultivateur et tisserand à Napierville lors de son arrestation. Il fut l'un des principaux organisateurs du *Camp de Napierville*.

Le patriote *Joseph Marceau* naquit à L'Acadie, province de Québec, le 24 janvier 1806. Il était fils de Jacques Marceau et d'Archange Bourgeois, lesquels s'étaient mariés à L'Acadie, Qué. (Ste-Marguerite de Blairfindie), le 13 octobre 1794.

Petit-fils de Joseph Marceau, marié à Marie Marcoux en 1759 à S.-François du Sud. Arrière petit-fils de Jacques Marceau marié à Marguerite Beaudoin en 1730 à Berthier (1).

François Marceau, le premier de la lignée canadienne, était originaire du *Poitou* en France. Il contracta mariage le 12 octobre 1671 avec Marie Bolper, à S.-François, Ile d'Orléans (1).

Cultivateur à Napierville, *Joseph Marceau*, le patriote, contracta d'abord un premier mariage, le 5 octobre 1830 à L'Acadie avec Emélie Piedalue. De cette union naquirent trois enfants :

*Emélie*, née à L'Acadie le 21 septembre 1834.

*Zéphirin*, né à Napierville le 1er mai 1836.

*Odillon*, né à L'Acadie le 21 mars 1838.

*Joseph Marceau*, pendant l'insurrection de 1837-38, était à la tête d'une compagnie de 50 hommes qui prirent part à la bataille d'Odelltown, le 10 novembre 1838 (2).

Appréhendé, le 14 novembre 1838, Marceau subit son procès en Cour martiale, le 26 janvier 1839 à Montréal et fut condamné à être pendu (2). Plus tard, cette sentence fut commuée et il fut condamné à être déporté en Australie.

Plusieurs de ses concitoyens de Napierville et de L'Acadie furent aussi condamnés à la potence. Quelques-uns furent exécutés; les autres furent condamnés à la déportation.

Environ quatre mois avant le départ de son mari pour l'exil en Nouvelle-Galles du Sud, *Emélie Piedalue*, mourait le 23 mai 1839.

Et le 26 septembre 1839, Marceau partait pour l'exil en compagnie de 57 autres patriotes du Bas-Canada. Le 25 février 1840, *Marceau* quitta le bateau "Buffalo" et débarquait à Sydney, Nouvelle-Galles du Sud, avec ses compa-

---

(1) Tanguay, *Dictionnaire des familles canadiennes*.

(2) *State Trials*, vol. II.

gnons d'infortune. Joseph Marceau ne devait jamais revoir son pays.

Au Canada, on travaillait à obtenir le pardon de ses prisonniers politiques. Le 9 juillet 1844, un premier groupe de repatriés comprenant trente-huit des 58 exilés s'embarqua à Sydney pour revenir au Canada. Ce groupe arriva à Saint-Jean, Qué., le 18 janvier 1845.

Deux des exilés étaient morts en exil, Louis Dumouchelle, aubergiste de Ste-Martine et Ignace-Gabriel Chevre-fils, cultivateur de Ste-Martine également.

Joseph Marceau, après avoir obtenu son pardon, refusa de revenir au Canada. Il jugea à propos de demeurer dans sa patrie d'infortune, l'Australie. Une jeune Australienne, *Mary Barrett*, avec ses dix-neuf printemps y fut pour beaucoup dans la décision que prit Marceau de demeurer loin de son pays natal.

Aussi Joseph Marceau convola avec *Mary Barrett*, le 9 octobre 1844 à Dapto, Nouvelle-Galles du Sud. L'abbé John Rigney, bénit cette union. De ce second mariage contracté en exil, naquirent 9 enfants. En voici quelques-uns :

*John*, né en 1845.

*Joseph*, né en 1851.

*Edward-L.*, né en 1853.

*Emélia*, née en 1855.

*Benjamin*, né en 1860.

*James*, né en 1861?.

*Perpetua*, née en 1862, ainsi que deux autres enfants dont nous n'avons pas les noms.

D'après le Dr George Mackaness, professeur à l'Université de Sydney, (Australie) auteur de la traduction anglaise (3) d'un "Journal d'un exilé politique aux terres australes", par Léandre Ducharme, tous les enfants issus du mariage de Joseph Marceau et de Mary Barrett, sont de foi protestante à l'exception d'un seul, prénommé *James* qui professe la religion catholique. Chose étonnante, ce *James Marceau* vit encore à Figtree, près de Wollongong, Nouvelle-Galles du Sud. Il est actuellement âgé de 84 ans.

---

(3) Ouvrage publié à Sydney, Australie en 1944.

Le patriote Joseph Marceau mourut le 8 juin 1883 à l'âge de 77 ans. Il fut inhumé dans le cimetière catholique de West Dapto, Nouvelle-Galles du Sud. Une pierre tombale rappelle sa mémoire dans ce cimetière.

Sa seconde épouse, *Mary Barrett*, lui survécut plus d'un quart de siècle et elle s'éteignit octogénaire le 14 février 1909.

GASTON DEROME

---

### À PROPOS DU VOILIER *MARIE CÉLESTE*

Après la parution, dans le *B.R.H.* du mois d'août 1946, de l'article où il était question de l'étrange découverte du voilier *Marie-Céleste*, on nous transmit une lettre de M. Chs-Henri Laurin, officier médical en chef de l'hôpital du Parc Savard, à Québec. Cette lettre nous signalait que l'énigme du voilier trouvé abandonné en mer, avait été expliquée dans un ouvrage publié aux États-Unis, puis reproduit en France et dont voici le titre:

*Lawrence J. Keating*

*Le voilier Mary Celeste. Révélation définitives sur le plus grand mystère de l'Atlantique. Traduction française de A. Thomazi, capitaine de vaisseau de Réserve. Paris, 1929, Edition Payot. 1 vol in-8, de 215 pages.*

Ayant pu nous procurer ce livre à la bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal, nous l'avons lu et relu et il semble n'y avoir aucun doute que M. Keating "nous fait connaître ce qui était inconnu et secret".

Ses longues recherches dans les archives de la marine, aux États-Unis et en Europe, et les versions qu'il a pu obtenir de témoins divers, permettent aux lecteurs de conclure que "le plus grand mystère de l'Atlantique" n'a été qu'une supercherie doublée d'un meurtre et d'un accident mortel. "La dramatique et mystérieuse histoire" du *Marie Céleste* est donc désormais éclaircie.

E.-Z. MASSICOTTE

LE FORT LA REINE (1946, p. 94)

---

Le Fort La Reine était situé sur la rive nord de la Rivière Assiniboine au Portage-la-Prairie, à environ 12 milles du lac Manitoba. Construit par La Verendrye en 1738, il porta d'abord le nom de Fort Maurepas et prit ensuite celui de Fort La Reine. La rivière Assiniboine portait alors le nom de rivière Saint-Charles ou rivière des Assiniboels. Ce premier fort fut incendié par les sauvages vers 1750. Reconstitué deux ans plus tard par Saint-Pierre, il fut de nouveau brûlé et Saint-Pierre dut se retirer au vieux fort Rouge pour y passer l'hiver suivant. D'après Saint-Pierre, le second fort construit était composé de bastions, de quelques édifices, et d'un dépôt de munitions. Reconstitué une troisième fois en 1753-1754, il fut définitivement abandonné par les Français en 1756 lorsque la présence des garnisons fut requise à l'est. En 1767, des commerçants anglais le visitèrent. La Compagnie de la Baie d'Hudson l'occupa jusqu'à 1796, alors qu'il fut reconstruit sur ses anciennes bases.

LUCIEN BRAULT

---

RÉPONSE

*La concession de Brise-Culottes* (1946, p. 190).—Dans la paroisse de Ste-Rose-du-Dégelé comté de Témiscouata. Le premier rang, en partant du Vieux-Chemin, porte le nom de Brise-Culottes, depuis au moins cinquante ans.

L.-F. D.

QUESTION

Où et quand est décédé l'imprimeur J. P. Boucher Belleville qui publia plusieurs brochures au début du siècle dernier?

XXX

## M. QUERDISIEN TRÉMAIS

---

Dans le contrat de mariage du sieur Alexandre de Saint-Hilaire de la Rochette reçu à Montréal par le notaire Panet, le 10 septembre 1760, on trouve mention du sieur Querdisien Tremais. Le notaire Panet lui donne les prénoms de Charles-François Pichon de Querdisien Tremais et le qualifie de commissaire de la Marine.

Il a été question du sieur Querdisien Tremais dans le *Bulletin des Recherches Historiques* de 1944, p. 113; on y cite un assez long passage du sieur de C (Courville) où il est dit que le ministre avait chargé M. Querdisien Tremais de voir clair dans les affaires du Canada et de lui faire rapport.

M. de C. dit qu'il se rendit vite compte des fraudes qui se commettaient ici et fit rapport en conséquence au ministre. Ceci peut être vrai mais si ce commissaire a écrit à son chef ses lettres ou ses rapports doivent se trouver quelque part. Où sont ces papiers Les Archives de Québec pas plus que celles d'Ottawa ne possèdent, croyons-nous aucune communication de Querdisien Tremais au ministre.

---

## QUESTIONS

---

J'ai connu, récemment, un agriculteur âgé, quelque peu lettré qui s'adonne à l'astronomie, à ses moments de loisirs. Comme je m'étonnais qu'il ait pu choisir cette science au lieu d'une autre plus accessible au commun des mortels, puisqu'il faut qu'un astronome, même amateur, possède des instruments, etc. A cela il me répondit que le goût lui en était venu en lisant la *Pluralité des mondes habités* de Fontenelle, un ouvrage de Camille Flammarion, divers articles et tableaux parus dans des Almanachs. A son tour il me posa une question: Combien de Canadiens français ont fait de l'astronomie?

Je lui répondis que je savais le nom de deux ou trois astronomes amateurs canadiens-français, mais qu'il était préférable de soumettre cette question aux lecteurs du Bulletin, car il doit s'en trouver parmi eux qui pourraient sans doute fournir des renseignements précis et précieux.

ÉDOUARD MIRAT

Quelles sont les différentes variétés de pommes cultivées dans la province de Québec? Je sais que la Colombie Anglaise possède plusieurs variétés de pommes. Y cultive-t-on la pomme fameuse?

POMO

A quelle nationalité appartenait le Révérend M. Edward de Gruchy, qui fut ministre protestant à Québec pendant plusieurs années? Où est-il décédé?

PHIL.

Quelle différence y avait-il sous le régime français entre le négociant et le commerçant? On voit dans les actes notariés des individus désignés comme négociants, d'autres comme commerçants et d'autres encore comme négociants et commerçants à la fois.

XXX

Où et quand est mort l'habile ébéniste québécois William Drum?

XXX



